

24 images

24 iMAGES

Margotton et les furieux
La reine Margot de Patrice Chéreau

Thierry Horguelin

Number 73-74, September–October 1994

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/23260ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

24/30 I/S

ISSN

0707-9389 (print)

1923-5097 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Horguelin, T. (1994). Review of [Margotton et les furieux / *La reine Margot* de Patrice Chéreau]. *24 images*, (73-74), 94–95.

MARGOTTON ET LES FURIEUX

par Thierry Horguelin

Avec *La reine Margot*, Alexandre Dumas est l'auteur non seulement d'un scénario brillamment dialogué (avec une intelligence de la construction et de la progression dramatique qu'il avait conquise au théâtre), mais encore d'un découpage visuel incluant même des indications scénographiques, qui ne demandaient qu'à être suivies. Le pari aurait pu tenter en leur temps un Michael Curtiz ou un Cottafavi. Rien n'étant plus étranger à son univers que l'invention feuilletonesque, l'ampleur romanesque et la verve irrésistible de l'auteur des *Trois mousquetaires*, Patrice Chéreau a tenté tout autre chose. La question n'est pas tant qu'il soit resté fidèle ou non à Dumas (faux problème), mais qu'à partir du

moment où il avait décidé de le trahir, il n'ait pas osé aller jusqu'au bout. Dumas disait en substance qu'il importait peu de violer l'histoire pourvu qu'on lui fit de beaux enfants. On ne reprochera donc pas à Chéreau d'avoir violenté Dumas à son tour, mais, ne l'ayant fait qu'à moitié, d'accoucher d'un canard boiteux, comme s'il avait hésité entre fidélité et trahison. Par exemple, le film amoindrit considérablement le rôle picaresque de La Môle et Coconnas sans se résoudre à les supprimer, de sorte qu'ils en deviennent des pantins ou trop ou trop peu présents, dont la relation d'amitié-rivalité devient rigoureusement incompréhensible. Il en résulte un scénario extrêmement confus, grevé d'ellipses aberrantes, qui dépèce le

Margot (Isabelle Adjani) assaillie par Guise (Miguel Bose) et ses deux frères, Alençon (Julien Rassam) et Anjou (Pascal Greggory, de dos).





Charles IX (Jean-Hugues Anglade) et Henri de Navarre (Daniel Auteuil).

roman en lambeaux au lieu d'en proposer une reconstruction libre et cohérente adaptée à la vision de Chéreau, crépusculaire jusqu'au Grand-Guignol: l'histoire de France comme un foutoir incestueux et sanglant, secoué de convulsions hystériques.

À cela s'ajoute un malentendu dont le cinéaste n'est pas responsable: la promotion du film est naturellement faite sur le nom d'Adjani. Or, non seulement Margot n'est qu'un fil de l'inextricable nœud d'intrigues et de complots qui déchirent catholiques et huguenots, mais Adjani reste comme extérieure à la troupe d'acteurs que Chéreau, homme de théâtre, a réuni autour de lui (et qui fait d'ailleurs le meilleur du film: il faut rendre cette justice au cinéaste d'avoir fait «exploser» Jean-Hugues Anglade et Pascal Greggory, pour ne nommer qu'eux, comme jamais on ne les avait vus au cinéma). Le véritable personnage central du film, ce pourrait être Catherine de Médicis, sorte de vampire manipulateur régnant dans l'ombre sur ses fils qu'elle finira par dévorer en voulant les sauver.

La fureur clanique, la barbarie des liens du sang qui transforme les rapports d'amour en rapports de prédation, voilà ce qui intéresse Chéreau. Mais si l'on doit saluer son intelligence (dont témoignent ses propos sur le film, qui sont symptomatiquement plus intéressants que le film lui-même), on ne peut que déplorer l'écart entre l'ambition considérable du projet et sa mise en œuvre bancal, incapable d'accoucher d'une véritable proposition cinématographique, de construire un espace, d'impulser un rythme et une modulation, fût-ce dans le registre frénétique: des stridences indifférenciées ne sont plus des stridences. Film théorique, asphyxié, académique au fond dans son modernisme, *La reine Margot* n'échappe aux clichés du film historique à costumes (trop souvent prétexte à inventaire d'antiquaire) que pour se noyer dans des poncifs plus exténuants encore: morbidité insistante, «fièvre des corps jetés les uns contre les autres» (comme cela s'est écrit un peu partout, de *Studio* aux *Cahiers du cinéma*) censée illustrer la Violence du Pouvoir (avec

des majuscules), et, pour faire bien, douteux chantage à l'Histoire: la Saint-Barthélemy, naturellement, c'est Auschwitz et la Bosnie. Jamais dominée par une vision, mais tiraillée entre des impératifs contradictoires, cette brave Margot est à la fois un film de Claude Berri (un film de producteur vendu à fort tapage comme un grand spectacle populaire), de Patrice Chéreau (un film d'auteur hanté par la pulsion de mort) et de Danièle Thompson (scénariste-dialoguiste de Gérard Oury), un film de tout le monde et de personne. ■

LA REINE MARGOT

France 1994. Ré.: Patrice Chéreau. Scé.: Chéreau et Danièle Thompson d'après le roman d'Alexandre Dumas. Ph.: Philippe Rousselot. Mont.: François Gédigier et Hélène Viard. Mus.: Goran Bregovic. Int.: Isabelle Adjani, Vincent Perez, Daniel Auteuil, Jean-Hugues Anglade, Pascal Greggory, Virna Lisi, Dominique Blanc. 159 minutes. Couleur. Dist.: C/FP.